

A-t-on raison d'être rationaliste ?

par Patrick Ducray

Sans diviniser la raison, mais sans rien rabattre de ses exigences, Pascal Engel construit avec prudence un rationalisme ambitieux, qui ne justifie pas simplement l'enquête scientifique, mais a aussi son mot à dire en morale et en politique.

À propos de : Pascal Engel, *Manuel rationaliste de survie*, Agone, 2020, coll. « Banc d'essais », 312 p., 24 €.

Le dernier ouvrage de Pascal Engel, *Manuel rationaliste de survie*, ne doit pas tromper par son titre évoquant catastrophe et urgence¹ : c'est d'abord une contribution théorique au rationalisme, entendue comme défense (le livre réagit aux attaques ouvertes ou voilées contre la raison) et comme construction (le côté programmatique est ouvertement formulé dans le chapitre 7, *Un agenda pour le rationalisme*). On ne devra pas non plus surestimer l'importance des attaques lancées contre les philosophes français contemporains associés dans un esprit satirique au « Parti de l'anti-raison », même si bien peu d'entre eux, il est vrai, échappent à l'examen. En effet la critique ne vise jamais que certains de leurs raisonnements et représente l'application à des cas particuliers d'un engagement théorique général et, comme il se doit, indifférent aux personnes. Aussi mettre trop en relief l'ironie qui peut ici et là se manifester dans la formulation des jugements risque de rendre insensible au fait suivant : très loin d'incarner un rationalisme dogmatique et arrogant, Pascal Engel explore avec précaution, jusqu'au scepticisme quelquefois, les possibilités de perfectionner le rationalisme, cela dans un dialogue savant, autant avec d'autres représentants de cette école qu'avec les défenseurs de l'empirisme.

¹ « Je crains (...) que ce livre ne soit pas vraiment un manuel de survie. Un vrai manuel de survie devrait être un ouvrage éducatif et un guide, et ce livre ne prétend pas l'être. Il ne prétend pas fournir d'armes pour combattre les faux raisonnements et les préjugés, les conspirationnismes et les mensonges, les délires et les prophètes qui resurgissent invariablement à chaque catastrophe, guerre, crise, épidémie. » (p. 27)

Les raisons d'agir

Au cœur du livre, il y a les raisons, entendues principalement comme justifications des croyances et des actions². Dans l'ensemble de ces raisons reconnues par Pascal Engel, celles dont l'existence est souvent tenue aujourd'hui pour douteuse sont les raisons objectives (elles existeraient indépendamment de nous) et correctes (elles justifieraient réellement les croyances et les actions auxquelles elles se rapporteraient) : en somme, elles seraient les raisons absolument bonnes de croire et d'agir³. Raisons d'agir qui ne sont pas seulement envisagées dans leur dimension instrumentale (la fin étant posée, qu'est-il rationnel de faire, du point de vue de l'efficacité ?), mais aussi, et plus ambitieusement, en tant qu'elles légitimeraient les buts (la fin en question, est-il raisonnable en soi de la poursuivre ?). Néanmoins, si l'action tout autant que la croyance doivent être justifiées par des raisons pouvant aller jusqu'à les commander⁴, les raisons théoriques et les raisons pratiques sont irréductibles les unes aux autres : ainsi les raisons de faire ne justifient pas à elles seules les raisons de croire (par exemple, les bonnes raisons qu'on peut avoir de faire comme si on était en bonne santé ne sont pas de bonnes raisons de croire qu'on l'est).

En vue de défendre l'existence de ces raisons absolument bonnes de croire et d'agir, l'auteur combat la thèse relativiste selon laquelle, toutes les raisons se valant, il est donc injustifié de les hiérarchiser. Il soutient que certaines raisons certes peuvent être relatives (à une théorie par exemple ou à un droit positif pour le domaine pratique), mais que cela n'implique pas que la vérité, justifiée par de telles raisons, soit elle aussi relative (ce qui est manifeste dans le cas des énoncés indexicaux, concernant par exemple la position qu'on occupe à tel instant dans l'espace, énoncés qui ne peuvent être justifiés que par référence à un cadre spatio-temporel déterminé, mais qui, une fois une fois identifiés comme inséparables de tels paramètres, sont absolument vrais). On ne doit pas pour autant en conclure que le refus du relativisme de la vérité signifie que tous les désaccords opposant des raisons contradictoires soient inadmissibles d'un point de vue rationnel et doivent donc être dès que possible supprimés par la découverte de la vérité : la discussion rationnelle ne pourra pas régler tous les conflits autour d'une même vérité partagée⁵. Reste que la conséquence de cette réfutation du relativisme de la vérité est que toutes les raisons ne sont pas respectables : celles défendant le faux doivent être combattues sans hésitation, la morale exigeant le respect des personnes, non des croyances.

² « Une raison, pour être telle, doit avoir deux propriétés : avoir un certain contenu, exprimable sous la forme d'une proposition dont on puisse au moins potentiellement être conscient et être capable de justifier une croyance ou une action. » (p. 52)

³ On notera que l'auteur accorde à de telles raisons le pouvoir de justifier aussi les émotions et les désirs. Certes il n'en traite que discrètement.

⁴ « Une raison morale est supposée valoir inconditionnellement et pour tout agent, quel qu'il soit, de manière impartiale. » (p. 297)

⁵ « Je serais prêt, par exemple, à admettre qu'il y a des faits quant aux valeurs morales et esthétiques ; mais pas quant aux valeurs sociales (comme le patriotisme, la solidarité ou l'ordre) et aux goûts. » (p. 140). Il ne devrait donc pas y avoir de « guerre des Dieux » ni au sein de la morale, ni au sein même de l'esthétique. Mais il pourrait y avoir une « guerre des Dieux » quant aux « choix de société ».

Raison et politique

C'est sur la base de ces raisons possiblement absolues de croire et d'agir que Pascal Engel esquisse ce que pourrait être « un républicanisme épistémique (...) encore à construire », tâche à coup sûr complexe si on ne veut pas faire revivre une forme rajeunie de despotisme éclairé⁶. L'auteur aborde ainsi le délicat problème des vérités politiques, qui ne peuvent pas, selon lui, être entendues seulement au sens machiavélien, dans la mesure où les fins de l'action en général et donc de l'action politique en particulier doivent, aussi bien que les moyens, être jugées en fonction de raisons objectives et correctes⁷. On se demandera si la démocratie a vraiment besoin de vérité. Pascal Engel n'en doute pas, car discuter entre citoyen-ne-s dans le cadre de la liberté d'opinion implique, dans la mesure où le relativisme de la vérité est rejeté, pouvoir valider ou invalider une opinion en fonction des raisons qu'elle mobilise pour se justifier. En plus, les décisions politiques prises dans une démocratie auront d'autant plus de chances d'être éclairées que les pratiques aboutissant à ces décisions ne viseront pas simplement l'accord, mais l'accord sur de bonnes raisons, donc sur des raisons vraies. Dans *Le contrat social*, Rousseau expliquait qu'une décision politique même unanime, conforme à la volonté de tou-te-s, n'est pas, par cela même, une décision juste, conforme à la volonté générale. Pascal Engel défend une position proche : dans le domaine politique, les raisons de tou-te-s, et donc *a fortiori* les raisons majoritaires, peuvent ne pas être de bonnes raisons du tout. Dans ce républicanisme épistémique, la vertu spécifique nécessaire à la démocratie pour les politiques n'est donc ni la vertu machiavélienne - même si on n'imagine pas une réussite politique sans une disposition à être sensible aux variations des circonstances - , ni la vertu morale - même si on ne conçoit pas qu'une démocratie puisse se contenter du seul respect du droit positif - : elle est ce qui permet aux politiques, et plus largement aux citoyen-ne-s d'ajuster leurs croyances et leurs actions à la réalité des faits et des valeurs.

Mais que devient la raison dans une démocratie à l'heure d'Internet ? En dialogue ironique avec Michel Serres, Pascal Engel révisé fortement à la baisse la valeur de ce qui est transmis sur le Net dans la mesure où y est le plus souvent encouragée l'expression de l'opinion et non le jugement de cette opinion par celui qui la détient comme par celui qui en prend connaissance. Pour minimiser au moins la nocivité épistémique d'Internet, il faudrait disposer de vertus épistémiques exercées, vertus d'autant plus difficiles à acquérir que circulent à peu près partout une foule de croyances les décourageant, car, souvent au nom de la liberté, hostiles à la vérité, à la raison, au savoir, etc. : le pronostic ne peut donc être que sombre. Reste comme arme minimale de défense l'exercice du jugement personnel.

⁶ « Bref, comment peut-on être épistémocrate tout en étant démocrate ? » (p. 153)

⁷ « Bien sûr, décider quelles fins peut ne pas reposer sur des vérités absolues, mais n'y a-t-il pas des vérités axiologiques et politiques non problématiques parfaitement objectives et parfaitement robustes, comme celles qui nous disent que nous devons intervenir en cas de génocide, de famine ou de catastrophes naturelles, et en général pour éviter ce qu'on appelle des « maux premiers » ? » (p. 168-169)

Renforçant les effrois ressentis par les vertueux épistémiques quand ils naviguent sur le Net, l'auteur construit une nosologie de la raison consacrée à l'analyse des arguments des anti-rationalistes. Y a-t-il donc vraiment des arguments pathologiques ? s'interrogera-t-on. Respectueux des philosophes qui raisonnent différemment de lui, Pascal Engel a, il est vrai, la dent dure contre ceux qui raisonnent mal, au sens où ils prennent pour sains (valides logiquement et vrais) des raisonnements en réalité, sinon toujours sophistiques, du moins très douteux. D'où le ton moqueur et assez désabusé d'une typologie des erreurs de raisonnement commises précisément par les défenseurs de ceux qui combattent le rationalisme, typologie accompagnée d'une sorte de répertoire des principaux arguments mobilisés contre la raison⁸. Manifestement, à travers son diagnostic identifiant raisonnements faux et/ou illogiques, l'auteur plaide contre les excès du culturalisme et de l'historicisme en faveur d'une prise en compte des natures et des essences.

Mais Pascal Engel, loin de s'en tenir à une dénonciation des fautes commises contre la raison, identifie aussi les tâches incombant à un rationalisme contemporain. Devra-t-il seulement considérer les raisons comme seulement internes (à l'agent) ou les juger comme externes à lui ? La conception externaliste identifiera la raison à un fait dans le monde, alors que la conception internaliste la réduira à un état mental. Mais la position juste n'est ni purement internaliste, ni purement externaliste. En effet, à ses yeux, elle ne doit pas être purement internaliste car on peut concevoir un agent motivé par des raisons irréprochables d'un point de vue interne et qui pourtant n'a pas les croyances qu'il devrait avoir ou n'agit pas comme il le devrait parce qu'il ne dispose pas, sans pour autant pouvoir le savoir, des vraies raisons justifiant pleinement les croyances ou les actions en jeu. Mais elle ne peut pas être non plus purement externaliste, car si les raisons objectives externes de croire et d'agir n'avaient pas aussi un correspondant interne, elles échapperaient à l'agent et ne pourraient donc être ni jugées, ni rectifiées. La seconde question posée par Pascal Engel est celle de l'existence de raisons *a priori*, que tout rationalisme par définition implique. En dialogue surtout avec l'empirisme de Quine, il défend l'existence, entre autres, de « propositions vraies en vertu des concepts et des significations », position très compréhensible de la part d'un philosophe fondamentalement logicien. Mais la raison avec ces *a priori* commande-t-elle ou bien, comme Hume l'a soutenu, est-elle muette, concernant les devoirs épistémiques ou moraux ? Et si la raison commande, que commande-t-elle ? Commande-t-elle uniquement d'être cohérent ? Est-ce alors la cohérence théorique de qui infère à partir de prémisses les seules conclusions qu'elles autorisent ? Est-ce aussi la cohérence pratique de qui adopte, la fin étant fixée, les moyens ajustés à elle ? Commande-t-elle aussi, au-delà de ce devoir de cohérence, de chercher les raisons objectives de croire et d'agir ? L'un des deux commandements est-il subordonné à l'autre ? À ce niveau, Pascal Engel explore des pistes distinctes, sans en fermer radicalement aucune, indiquant néanmoins sa préférence pour une rationalité-cohérence subordonnée à des raisons objectives

⁸ « En d'autres termes, on peut tenir l'argumentation en piètre estime tout en argumentant soi-même, et mal. » (p. 205). On peut donc conseiller aux philosophes du Parti de l'anti-raison de se procurer le livre de Pascal Engel car ils y trouveront matériau à perfectionner leurs propres arguments...

de croire et de faire, donc à la connaissance de la vérité théorique et morale⁹. Un des moments les plus intéressants de l'ouvrage est quand l'auteur discute de la possibilité d'un rationalisme moral. Existe-t-il des raisons mettant en relation avec des faits moraux ? Sont-elles objectives ? Sont-elles accessibles aux agents et les motivent-elles ? Surviennent-elles, comme toutes les autres raisons, sur les états naturels des cerveaux ? En effet pas de monde des Idées, ni encore moins de Dieu chez Pascal Engel, mais pas non plus de naturalisme réductionniste, rêvant de réduire aux faits les normes. Et ces raisons morales, si elles existent, valent-elles vraiment inconditionnellement ? Face à ces questions, l'auteur tient autant à se démarquer de Hume (cela va de soi puisque le philosophe écossais soutient que ce qu'on appelle les obligations de la raison sont seulement les contraintes des désirs) que de Kant (puisque le déontologisme kantien rejette l'idée de fait moral, comme celle de raison externe et objective d'agir). C'est avec beaucoup de prudence alors que l'auteur explore ce que pourrait être le réalisme moral fort qu'exige sa conception correspondantiste de la vérité - tout en mettant en évidence à quelles objections majeures se heurtent toutes les formes qu'un tel réalisme a jusqu'à présent prises.

Le rationalisme que Pascal Engel appelle de ses vœux ne se réduit donc pas à la recherche de raisons vraies pour expliquer le monde humain, comme le monde non-humain ; si le développement de sciences explicatives va de soi dans le cadre d'un tel rationalisme, il reste insuffisant, car il commande aussi, pour être complet, de mettre au jour des raisons vraies pour non seulement expliquer, mais aussi justifier : justifier la recherche de la vérité et le respect des méthodes permettant de l'obtenir, autant que celle de la cohérence rationnelle et des fins supposément raisonnables. Reste que le scepticisme de l'auteur sur la possibilité d'accéder à de telles raisons ultimes est manifeste. Néanmoins il est impératif que les raisons objectives portant sur des questions moins fondamentales soient, elles, accessibles : aussi Pascal Engel cherche-t-il à réfuter les sciences cognitives quand celles-ci, dans un esprit naturaliste, s'emploient à réduire les raisons justificatrices à des rationalisations toujours intéressées au service des désirs ou quand elles soutiennent, plus radicalement encore, qu'il est illusoire d'attribuer à l'agent une capacité de distinguer le vrai du faux, la science n'étant expliquée que comme le résultat d'une recherche collective motivée par des intérêts et des désirs partagés. Contre cette dissolution de la raison comme faculté personnelle, l'auteur tient à défendre l'existence d'une capacité en chaque être humain, non seulement de formuler des raisons, mais en plus de les juger, de les rejeter et ainsi de les améliorer dans le sens d'une plus grande objectivité. Bien sûr cette capacité de la raison individuelle à produire et à évaluer les raisons s'exercera au mieux dans une « république épistémique » où les institutions éducatives, judiciaires, politiques plus généralement, supposeront les vertus épistémiques, les développeront et seront en retour perfectionnées par elles. Manifestement le rejet par l'auteur d'une conception exclusivement externaliste des raisons et donc l'acceptation d'une certaine dose d'internalisme viennent aussi à l'appui d'une démocratie « épistémocrate », où autant les citoyen-ne-s que les dirigeant-e-s sont en mesure de juger en vérité les raisons possibles de croire et d'agir¹⁰.

⁹ « La logique ne vous dit que ce qui s'ensuit de quoi. Elle ne vous dit pas ce qui est vrai ou faux. » (p. 36)

¹⁰ Ce qui bien sûr ne veut pas dire que l'internalisme est défendu pour des raisons politiques !

En intitulant son épilogue *Le rapport d'Uriel*, Pascal Engel rappelle le lien qui l'attache aux positions de Julien Benda¹¹. Mais il faut résister à la tentation de faire de l'auteur une réplique contemporaine de Julien Benda autant qu'à celle de voir en ce dernier un précurseur de sa pensée. Certes les deux ont un programme rationaliste globalement très semblable : Julien Benda, lui, l'a argumenté sans, bien sûr, les justifications très fines requises aujourd'hui par le débat philosophique (universitaire) contemporain alors que les vertus épistémiques de Pascal Engel le conduisent à chercher des raisons, sinon irréfutables¹², du moins sûres, en vue de justifier un programme rationaliste exigeant et ne laissant de côté ni la morale ni la politique ni même peut-être l'esthétique¹³. Mais l'auteur sait que la tâche est redoutable car les adversaires humiens, qu'il prend manifestement plus au sérieux que les nietzschéens, affinent aussi leurs raisons.

Notons que dominer l'ensemble des raisons à l'intérieur duquel l'auteur situe sa propre version du rationalisme serait plus aisé si étaient davantage traduits des philosophes comme Paul Boghossian et Timothy Williamson ou seulement traduits des penseurs encore insuffisamment connus en France comme Christopher Peacocke et Ernest Sosa¹⁴. Il faudrait en effet que le lectorat français ne dispose pas uniquement des seuls textes que Pascal Engel prend pour cibles...

Publié dans lavedesidees.fr, le 28 janvier 2021.

¹¹ Benda a en effet publié un ouvrage homonyme en 1943. À noter que la multitude de clins d'œil savants dont Pascal Engel parseme ses ouvrages serait l'objet d'un autre article ! On fera l'hypothèse que cette manière amusante d'avancer masqué est ce qui reste en lui, philosophe analytique, du normalien canularique et continental ! Il faudrait aussi dans le même article rendre compte de cette association unique dans la philosophie française contemporaine d'esprit ludique et d'austérité savante qui le caractérise.

¹² « En philosophie, il n'y a ni réfutation, ni preuves définitives. » (p. 308)

¹³ Le lecteur attend avec impatience des développements sur le problème suivant : un rationalisme esthétique est-il possible ?

¹⁴ Je ne choisis là bien sûr que quelques-unes des références majeures de l'auteur.